

Les animaux ont-ils vraiment des choses à nous **dire** ?



Sur les réseaux sociaux, des chiens utilisent des boutons pour communiquer. L'idée n'est pas nouvelle. Bestiaire des animaux savants les plus connus.

Tribune de Genève

ENQUÊTE

CATHERINE COCHARD

Qui ne connaît pas Bunny ? Née en 2019 dans la banlieue de Seattle, cette sheepdoodle (une race obtenue en croisant un bobtail et un caniche) est l'une des influenceuses canines les plus connues au monde. Sa célébrité, elle la doit à sa maîtresse, Alexis Devine. Depuis quelques années, l'Américaine fait un carton en partageant sur TikTok et Instagram les vidéos de sa chienne qui communique grâce à un tapis de boutons sonores. Comme on apprend à un enfant à parler, elle a enseigné différents termes à son animal en les associant à des actions. Ce dispositif permet au canidé d'émettre des mots, comme « dehors », « plage », « maison », « canapé », mais aussi « maman » ou « amour ».

Alexis Devine ne s'en cache pas, c'est d'une autre chienne qu'elle s'est inspirée. Stella a été adoptée en 2019 par Christina Hunger, une orthophoniste spécialisée dans l'aide aux enfants ayant des troubles du langage. Fondatrice du Talking Dog Movement, le mouvement des chiens parlants, elle a appliqué ses connaissances en communication alternative pour enseigner une cinquantaine de mots à sa protégée, également par le biais de boutons sonores.

Rappelons encore qu'avant ces deux exemples très contemporains, John Lubbock (1834-1913), scientifique britannique et proche de Charles Darwin, avait déjà tenté d'apprendre à son chien, au début du siècle passé, à utiliser des cartes pour exprimer ses besoins.

Avec une audience cumulée de plusieurs dizaines de millions de followers, Bunny inspire de nombreux humains qui, à leur tour, tentent de faire parler

Vinciane Despret : « Moi qui vis depuis huit ans avec une chienne, je peux vous dire qu'elle sait se faire comprendre sans cela. » © DOMINIQUE DUCHESNES.

leur chien. Mais la sheepdoodle ne fait pas seulement recette sur les réseaux sociaux. Elle est aussi le sujet principal d'une étude scientifique très sérieuse - *They Can Talk* (ils peuvent parler) - menée en collaboration avec Leo Trotter, un chercheur en cognition animale. Cette recherche tente d'établir si les cabots peuvent réellement comprendre et former des phrases.

Des combinaisons de mots

En utilisant les boutons du tapis, largement commercialisé et copié depuis, Bunny et ses congénères semblent créer des combinaisons de mots (« Bunny dehors maintenant ») de manière contextuelle et non aléatoire. La chienne paraît poser des questions et exprimer des émotions. Mais les scientifiques restent prudents : est-ce de la communication, ou le résultat d'un conditionnement ?

Du côté des contempteurs du Mouvement des chiens parlants, on prône la prudence. Bunny est peut-être sous influence : elle répond en captant inconsciemment des indices de son humain. Un biais identifié et documenté de longue date et qui porte même un nom : l'effet Hans le Malin, en hommage à un cheval prétendument doué en calcul (lire par ailleurs).

Du côté des optimistes, on estime en revanche que Bunny et les autres montrent à quel point nous sommes proches de pouvoir enfin les comprendre. Pour la philosophe, psychologue et éthologue belge Vinciane Despret, nos compagnons canins s'expriment et communiquent constamment avec nous. « S'il y a bien un animal qui est attentif à nous et qui peut même reconnaître quand nous sourions ou quand nous sommes tristes, ce sont bien les chiens ! » Et plus de 20.000 ans de domestication, ça compte : « Vous ne savez même pas que vous allez partir vous promener, vous donnez un tout petit clin d'œil à la laisse qui pend au portemanteau, et voilà que votre chien est déjà devant la porte ! Il est certain qu'ils cherchent à lire en nous, et qu'ils le font plutôt bien. »

Pour la chercheuse et enseignante à l'Université de Liège, se produisent « des accords entre la capacité du chien à observer nos désirs et l'expression de ses propres désirs à lui. Mais je ne suis pas sûr qu'il y ait besoin pour cela d'un tapis de boutons. Moi qui vis depuis

huit ans avec une chienne, je peux vous dire qu'elle sait se faire comprendre sans cela ».

Suspicion scientifique

Mais nous, humains, ne sommes-nous pas biaisés ? N'interprétons-nous pas le comportement de nos chiens comme de la communication, un échange avec nous, parce que c'est ce que nous voulons croire ? « Quand on discute avec quelqu'un entrent en jeu dans notre interaction des biais de confirmation », explique Vinciane Despret. « Et est-ce qu'on s'en tracasse ? Pas du tout, c'est ça qui fait une bonne relation. »

La chercheuse pointe ce qu'elle a maintes fois observé : lorsqu'il s'agit de s'intéresser scientifiquement aux animaux et à leur capacité d'échanger avec nous, de s'exprimer, nos biais de confirmation deviendraient suspects : « Nous baignons tout le temps dans les biais de confirmation ! Dans n'importe quelle conversation, même la plus banale, nous nous influençons les uns les autres. Et heureusement : sans cela, les relations sociales seraient beaucoup moins fluides. Pourquoi les échanges avec nos animaux devraient-ils être différents ? »



Célébrité sur les réseaux sociaux, la chienne Bunny n'a pas sa langue dans sa poche. © WHATABOUTBUNNY.

Hans, un cheval pas si malin



Hans n'était pas si futé que ça. © WIKIMÉDIA.

Au début du XX^e siècle, le psychologue allemand Oskar Pfungst a étudié Hans le Malin (der Kluge Hans), un cheval qui semblait capable de répondre à des questions complexes et d'effectuer des calculs en tapant du sabot.

Intrigué par cette prouesse, Oskar Pfungst fit passer une sorte d'examen à l'équidé. Ce test révéla que Hans ne comprenait pas les questions. Il n'était pas plus malin qu'un autre, mais il répondait en captant les signaux corporels de son interlocuteur, comme des micromouvements de tête ou des variations de respiration, qui cessaient une fois la bonne réponse atteinte. Sans ces signes, le canasson devenait faillible. Cette découverte donna naissance à « l'effet Hans le Malin », un biais cognitif illustrant l'influence involontaire des attentes humaines sur le comportement animal. Ce phénomène continue de marquer les recherches en psychologie animale et en éthologie, mettant en lumière la nécessité de protocoles d'expérimentation rigoureux. C.C.D

Nim Chimpsky, le chimpanzé doué de ses mains



Nim Chimpsky, ou l'histoire tragique d'un chimpanzé d'expérimentation devenu star des magazines et du petit écran, avant de finir, seul, dans un vulgaire refuge pour primates. © IMAGO.

Dans les années 70, le chimpanzé Nim Chimpsky fut au centre d'une expérience scientifique visant à déterminer si les primates pouvaient apprendre un langage humain. Le projet voulait tester la capacité des chimpanzés à acquérir la langue des signes américaine et contredire ainsi la théorie du linguiste Noam Chomsky selon laquelle le langage est le propre de l'homme.

Nim Chimpsky, détournement moqueur de « Noam Chomsky », fut élevé dès son plus jeune âge par une famille de l'Upper West Side à New York, comme un enfant. Le but étant d'observer si le chimpanzé pouvait utiliser le langage des signes pour communiquer spontanément, au-delà du simple conditionnement. Le singe devint une véritable star des magazines et du petit écran aux Etats-Unis dans les années 70. Bien que Nim utilisât plusieurs signes qu'il avait appris pour s'exprimer (« manger », « banane », « balle »), il ne les combinait pas pour construire des phrases structurées. Ses interactions étaient essentiellement des réponses aux stimuli, et non une véritable utilisation du langage.

En grandissant, le chimpanzé devint plus agressif et dominant. Le documentaire *Project Nim* (2011) montre la fin tragique de l'expérience scientifique qui conclut que l'apprentissage de Nim relevait d'un conditionnement, et non d'une compréhension linguistique profonde. Après ce constat sans appel, l'expérimentation prit fin et l'animal fut transféré dans un sanctuaire pour primates, où il vécut jusqu'à sa mort, en 2000, des suites d'une insuffisance rénale. C.C.D